Document généré le 23 avr. 2024 15:54

Québec français

De l'oral à l'écrit

Renée Dupuis

Numéro 80, hiver 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44780ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dupuis, R. (1991). De l'oral à l'écrit. *Québec français*, (80), 81–82.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

De l'oral à l'écrit

Renée DUPUIS

« Mon fils, pour réussir à l'école et plus tard dans la vie, tu dois écrire ce qu'on te dit être la vérité ; mais ne crois pas que ce soit la vérité... Un jour, tu écriras d'autres livres sur l'histoire et tu aideras les gens à connaître la vérité ». En publiant son essai, *Pour une autohistoire amérindienne,* Georges E. Sioui suit la voie tracée par son père.

Dans un premier temps, il essaie de démontrer que la croyance en la supériorité de la culture européenne et la théorie historique de l'évolution ont érigé des barrières entre les Autochtones et les Blancs. Selon cette théorie, les peuples autochtones seraient voués à l'extinction au contact d'autres peuples plus évolués (ceux dont l'évolution a été fondée sur le développement technologique).

En réponse à cette thèse évolutionniste, l'auteur élabore les bases d'une « autohistoire amérindienne », véritable relecture de l'histoire à partir du point de vue amérindien, où il affirme que les valeurs amérindiennes ont une influence plus grande sur les Blancs européens venus s'installer en Amérique que l'inverse. Plus encore, l'être culturel autochtone américain est toujours vivant et il est appelé, en cette période de crise des valeurs dans nos sociétés occidentales, à devenir le phare des Euro-Américains qui devront abandonner leurs valeurs anti-écologiques. La « renaissance » de la pensée autochtone est un phénomène visible sur tout le continent américain et son ampleur augmente en proportion du développement de la conscience écologique à l'échelle mondiale.

Selon l'auteur, le « génie » amérindien consiste justement à reconnaître l'interdépendance universelle de tous les êtres vivants, et à établir, en conséquence, des relations égalitaires avec les autres êtres de la création, ses « parents », favorisant ainsi l'abondance, l'égalité et la paix sur la terre. Cette vision du monde propre aux Autochtones - le Cercle sacré de la vie - s'oppose à la conception évolutionniste hiérarchique selon laquelle les êtres sont inégaux et éventuellement remplacés par d'autres êtres plus adaptés à l'évolution.

L'autohistoire amérindienne suppose également que la science historique délaisse son approche basée essentiellement sur l'étude des documents et des objets et comprenne enfin qu'elle doit s'intéresser aux Autochtones (qui ont laissé peu d'écrits) et à leur tradition orale. Les valeurs amérindiennes étant toujours bien vivantes, la science historique ne peut plus les ignorer sinon elle ne fera que reproduire ses « préjugés » à l'endroit des sociétés sans tradition écrite. Pour être « juste », l'histoire devra interroger les idées et les sentiments des gens qui forment aujourd'hui ces sociétés. Alors seulement l'histoire aura contribué à « réparer les dommages qu'elle a traditionnellement causés à l'intégrité des cultures amérindiennes ».

C'est ainsi que l'auteur préconise le développement d'une nouvelle science, « l'amérologie », où toutes les sociétés seront considérées comme également humaines et dignes d'exister et de contribuer au bien-être de l'ensemble.

L'enfant de 7000 ans de Bernard Cleary s'inscrit dans un tout autre registre. Dans ce livre inspiré directement de son travail de négociateur pour le Conseil des Atikamekw et des Montagnais, l'auteur entend faire connaître le chemin parcouru par les Autochtones pour retrouver leur fierté perdue, de telle sorte que les Blancs cessent de les considérer comme des « animaux préhistoriques ».

L'auteur veut susciter une nouvelle perception de l'Autochtone, proposer un discours neuf dirigé vers l'avenir plutôt que figé sur les stéréotypes véhiculés jusqu'ici. Ce livre est un véritable « cri du cœur », qui tente de réveiller tant les leaders autochtones « endormis par des avantages secondaires » que les dirigeants des gouvernements blancs « écrasés par tant d'injustices à réparer ».

L'auteur considère comme un non-sens la situation qui est faite aux Autochtones : propriétaires de leurs territoires, ils se voient aujourd'hui dans l'obligation de revendiquer des droits et de négocier avec les Blancs, ceux-là mêmes qui ont usurpé leurs terres. De plus, les gouvernements qui ont commis ce « crime » resté impuni jusqu'ici, veulent soumettre ces droits aux intérêts des « receleurs » Blancs installés sur ces terres. Et comble de l'affront, les gouvernements ne veulent pas associer les Autochtones au développement de leurs territoires.

Par ailleurs, l'auteur s'inquiète de la mauvaise direction prise par les siens et le avertit qu'ils sont sur une pente « dangereuse ». En tout cas, il ne veut pas être de ces Montagnais qui « auront regardé passivement leurs concitoyens marcher lentement vers le suicide collectif et n'auront rien fait pour les [en] empêcher ».

Selon lui, il est important que les Autochtones se ressaisissent et absorbent le choc culturel qu'a représenté leur confrontation à la culture des Blancs, même s'il faut emprun-

ter à cette culture étrangère des méthodes d'éducation qui correspondent mieux à la civilisation dans laquelle les Autochtones évoluent maintenant. Les Autochtones doivent cesser de croire les gouvernements qui ont presque réussi à les convaincre qu'ils sont incapables de se prendre en main.

En fait, Bernard Cleary veut que les Blancs reconnaissent aux Autochtones ce que les Québécois ont voulu se voir reconnaître par le Canada : le fait qu'ils constituent une société « tout au moins distincte sinon plus » que celle des Québécois, avec une langue, une culture et un mode de vie propres.

Dans son essai, Georges E. Sioui amorce sa relecture de l'histoire. Son point de vue l'amène parfois à idéaliser le « génie » amérindien.

Affirmer, d'une part, que les Indiens ne connaissaient pas la guerre et attribuer à la seule présence des européens les conflits entres tribus indiennes nous semble accorder beaucoupd'importance aux Blancs. Affirmer, d'autre part, que les Iroquois possédaient une vision universelle de la paix, ce « don de vision planétaire, 300 ans avant que les Européens ne découvrent par hasard cette idéee, après deux guerres mondiales », nous paraît simplifier la question. Puisque c'est la science historique qui est en cause, il reste à espérer que cette lecture se poursuivra avec toute la rigueur propre à une démarche scientifique.

Le livre de Bernard Cleary, lui, passe rapidement de l'allégorie au plaidoyer : l'argumentation est crue et n'épargne personne. Il n'a pas de prétention scientifique, mais il donne un bon aperçu des préoccupations actuelles des Autochtones.

Ces deux livres, dans des registres différents, se situent dans la lutte que les Autochtones du Canada mènent pour la reconnaissance de droits que leur confère le titre de premiers habitants de ce pays. Ce titre implique, selon eux, le rétablissement de leurs droits de propriété sur leurs territoires ancestraux et de leur autonomie politique (allant jusqu'à la souveraineté selon certains d'entre eux) sur ces territoires. Les Autochtones réclament ni plus ni moins qu'un troisième ordre de gouvernement (autochtone) à côté des deux ordres de gouvernements existants (fédéral et québécois).

S'appuyant aujourd'hui sur la Constitution canadienne qui, depuis 1982, reconnaît et confirme leurs droits ancestraux (aboriginaux) et leurs droits issus des traités signés avec eux, ces revendications se heurtent à de farouches résistances de la part des divers gouvernements fédéral et provinciaux comme l'ont montré les diverses conférences constitutionnelles tenues entre 1983 et 1987. Ces négociations sont d'ailleurs en suspens depuis cette date, situation qui crée un vide politique.

Enfin, ces deux livres illustrent la démarche de deux Autochtones qui ont senti la nécessité de passer du domaine de l'oral à celui de l'écrit pour faire avancer la cause de leur peuple. ●